La morale de l'amour d'André Lamouche

Autor(en): **Secrétan, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **10 (1967)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-869815

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA MORALE DE L'AMOUR D'ANDRÉ LAMOUCHE

Amiel estimait qu'en France, pour un philosophe, il y avait eu trente penseurs et, en Allemagne, vingt philosophes pour un penseur. Le « philosophe », selon Amiel, est l'inventeur d'un système plus ou moins original, le « penseur » se contentant d'épiloguer sur les systèmes proposés par d'autres [1].

Cette remarque est datée du 27 février 1851: Cournot allait faire paraître l'*Essai sur les fondements de la connaissance,* Renouvier débutait, Lachelier avait dix-neuf ans et Boutroux six. Sans doute, pas plus la religion positiviste que l'hégélianisme sans larmes de Cousin n'apaisaient-ils l'âme tourmentée et lucide du Genevois. D'ailleurs, la philosophie de Secrétan — son aîné de peu — l'agaçait aussi.

Ce jugement fait mesurer le chemin parcouru, en un siècle, par la pensée philosophique française.

Le titre de « philosophe », André Lamouche le mérite pleinement.

* * *

Comme celle de son compatriote Teilhard de Chardin, la philosophie de Lamouche est d'inspiration scientifique. Mais si la grande inspiratrice de Teilhard a été la paléontologie humaine, c'est la physique mathématique qui a nourri la méditation de Lamouche.

Ingénieur du génie maritime, ancien professeur à l'Ecole Navale, il a fait connaître ses idées, en 1923, dans un article de la Revue générale des Sciences. L'année suivante paraît, chez Gauthier-Villars, *La méthode générale des sciences pures et appliquées.* Un mémoire est présenté, en 1926, à l'Académie des sciences puis à celle des sciences

---

[1] *Fragments d'un journal intime,* édit. de 1883, pp. 15-16. Amiel traite le philosophe de « penseur scientifique » ou de « savant spécial par la forme de sa science ».

morales et politiques. A partir de 1955, Lamouche développe, dans une série d'ouvrages [1], la doctrine à laquelle il a donné le nom de *théorie harmonique*. Le lecteur pressé la trouvera exposée, en moins de trois cents pages, dans *La destinée humaine* (Flammarion, 1958). Dans le numéro d'*Action et Pensée* de mars-juin 1964, Frédéric-Henri Muller en donne un résumé qui est un modèle de concision exhaustive.

A la base du système de Lamouche, il y a, tout d'abord, le *principe de simplicité*: la trajectoire de l'évolution de l'univers doit aboutir à l'harmonie par la simplicité, la nature faisant fonctionner simplement des structures de plus en plus complexes.

Lamouche assouplit la logique traditionnelle. Son principe de simplicité a pris la place du principe d'identité. Au principe de contradiction s'est substitué le *principe de complémentarité* qui fait alterner les contraires au lieu de les opposer. La pensée logique se voit ainsi affranchie de la contrainte qui empêchait l'harmonisation de concepts dont l'exclusion réciproque était le corollaire du postulat empirique de l'impénétrabilité et de l'indéformabilité de la matière. Le principe de complémentarité « a paru émerger inopinément de la microphysique moderne » [2], laquelle postule la dualité d'aspect — corpusculaire et ondulatoire — du complexe matière-énergie. Le principe du tiers exclu, enfin, devient *principe de gradation*.

Dans la métaphysique de Lamouche, les notions statiques de forme et de structure s'effacent devant la notion dynamique de *rythme* qui permet de lier les termes antinomiques de toute complémentarité.

De même que la nature, au cours de l'évolution, a fait fonctionner simplement des structures *concrètes* de complexité croissante, de même la mathématique, de son côté, fait fonctionner simplement des structures *abstraites* dont la complexité s'accroît. *La correspondance, mise en lumière par la physique, entre le monde mathématique et le monde réel, doit résulter d'une communauté fondamentale de rythme.*

On retrouve, chez Lamouche, la notion si féconde d'*émergence*. S'élevant sur les échelons que sont les structures-types — qu'il s'agisse du monde physico-chimique ou du monde biologique — on voit émerger successivement des attributs nouveaux d'ordre structurel et fonctionnel. Au niveau du Moi humain, la qualité complexe qui émerge,

---

[1] *La théorie harmonique,* Gauthier-Villars. T. I Le principe de simplicité dans les mathématiques et dans les sciences physiques (1955). T. II Biologie (1956). T. III Psychologie (1957). *L'homme dans l'harmonie universelle,* La Colombe, 1957. *L'aurore de l'amour,* La Colombe, 1961. *La théorie harmonique,* Dunod. T. I Logique de la simplicité (1959). T. II Esthétique (1961).

[2] *Dest. hum.,* p. 7.

c'est la *conscience*. Un tel processus apparaît incompatible avec cette réduction des niveaux supérieurs aux niveaux inférieurs qui caractérise les monismes matérialistes.

Le problème de la *liberté* — préoccupation majeure de la pensée romande protestante — ne pouvait être escamoté. L'infrastructure d'un univers d'essence rythmique comporte des rouages aussi délicats qu'innombrables. Cette machine compliquée grincerait terriblement si, entre ses éléments mobiles, il n'y avait un certain jeu spatial, temporel et dynamique. Un déterminisme absolu est aussi impensable qu'une liberté absolue ou un hasard absolu. Deux actions antagonistes — *la fonction d'assimilation et celle de composition* — assurent la vibrante élasticité du réseau causal qui sous-tend les phénomènes naturels. Ainsi se forgent ces « chaînes causales indépendantes », se déroulant dans l'espace et le temps, dont la rencontre, selon Cournot, constitue le hasard. Mais il y a place également pour une liberté partielle. Depuis les milliards d'années qu'ils existent à toutes les articulations de cette trame causale de nature rythmique, ces jeux et ces marges d'élasticité élémentaires n'ont pu que s'additionner, se composer, interférer. Il a dû se créer des hiatus dans lesquels peuvent s'insérer, d'une part, le hasard aveugle des automatismes naturels et, d'autre part, la liberté éclairée de la conscience humaine.

Lamouche se rencontre avec Teilhard en ce qui touche le déroulement futur de l'évolution :

« Sur cette Terre, ... le divin compositeur a poussé, beaucoup plus loin sans doute qu'en tout autre point de l'univers, ... l'architecture symphonique du Cosmos. Mais, de cette symphonie grandiose encore qu'inachevée, il a remis le soin de poursuivre le développement à ce suppléant si souvent indigne, si peu enclin à centrer toutes ses forces sur la poursuite du *Plan* qui transparaît à travers cette œuvre surhumaine : l'Homme. » [1]

Guère moins pessimiste que les prophètes de l'ancienne alliance, moins optimiste que Teilhard, Lamouche entrevoit néanmoins un salut possible: un *homo supersapiens* pourrait infléchir vers des buts bénéfiques les réalisations, trop souvent néfastes, de cet *homo superfaber* qui a succédé à l'*homo sapiens*.

Un mathématicien sait que l'esprit géométrique n'est fécond qu'assaisonné d'esprit de finesse: la théorie harmonique fait sa part à l'*intuition* bergsonienne: « ... dans le fonctionnement du complexe cognitif de l'Homme, la raison n'opère jamais seule. Elle est toujours

---

[1] *Dest. hum.*, p. 11.

jumelée avec l'intuition, qui est la *fonction-pilote* de l'intelligence. Or l'intuition ... est avant tout un *instinct supérieur de simplicité.* » [1]

Du haut en bas de l'échelle des structures-types qui peuplent les mondes matériel et vivant, règne une unité. Elle éclate dans l'identité des matériaux de base comme dans la généralité de leurs lois d'interaction. Pour la théorie harmonique, cette unité indiscutable résulte d'une triple communauté d'origine, de plan et de rythme.

Pour qu'une structure-type, quelle qu'elle soit, puisse maintenir son individualité synthétique, une double condition doit être satisfaite: « endorésonance » (résonance entre eux des éléments rythmiques composants) et « exorésonance » (résonance externe de ces éléments avec les rythmes homologues du milieu). Si l'homme peut assumer la tâche écrasante d'assurer la relève de l'évolution, c'est, précisément, qu'il est le « résonateur-transformateur des harmonies du monde » [2]. Il convertit les rythmes quantitatifs du monde matériel en rythmes qualitatifs du monde psychique et réciproquement. Cette résonance et cette transformation ne sont d'ailleurs possibles qu'en raison de la profonde communauté de rythme entre lois de la matière et normes de l'esprit. Cette communauté de rythme se manifeste aussi bien dans l'évolution naturelle que dans les productions de la science et des techniques: nature et homme usent de ce même pouvoir de faire fonctionner simplement des structures de plus en plus complexes.

A côté de sa logique, de sa métaphysique, de son esthétique et de sa morale propres, la théorie harmonique possède aussi sa *théodicée,* cette partie sans laquelle, jadis, un système philosophique eût été jugé incomplet et que l'enseignement laïque se devait de biffer de son programme [3]. — « ... la diversité du monde, qui fait sa *richesse esthétique,* est une preuve de l'existence d'un Esprit créateur, au même titre que l'ordre, l'unité, la *simplicité* qui règnent dans l'univers. » [4]

L'essence de la divinité est, d'ailleurs, précisée: « ... aucun polythéisme n'est compatible avec l'harmonie du monde. C'est parce que le Dieu créateur de l'évolution naturelle est *unique,* que celle-ci est à la fois harmonie dans les fins et simplicité dans les moyens. » [5]

---

[1] *Ibid.,* p. 84. Souligné par l'auteur.

[2] *Ibid.,* p. 19.

[3] Quand il n'a pas proscrit tout enseignement autonome de la philosophie, comme c'est le cas dans quelques grands cantons suisses : sans doute, le législateur entendait-il préserver l'indépendance du jugement chez les adolescents.

[4] *Dest. hum.,* p. 253. Dans cette citation, comme dans celles qui suivent, c'est, bien entendu, l'auteur qui souligne.

[5] *Ibid.,* p. 251.

Le fait de l'angoisse humaine — ressenti et attesté par des agnostiques comme par des croyants — plaide en faveur de la transcendance: « Si Dieu était immanent, donc *permanent* en nous, nous ne connaîtrions jamais le vide spirituel, l'abandon et la désespérance...» [1]

Le problème du mal est lié à celui de la liberté : « Dieu existe parce que la liberté existe et la liberté n'existerait pas sans la possibilité du mal et de la souffrance. » [2]

L'idée que toute pensée est vouée à disparaître sans laisser de trace n'est pas plus acceptable pour Lamouche que pour Teilhard [3] : « La prodigieuse machinerie du monde n'a pu être montée à si grands frais pour fabriquer des bulles de savon. » [4]

* * *

Telles sont les grandes lignes de la philosophie qui sert de cadre à la *morale* dont il s'agit, maintenant, de donner un aperçu.

En 1963, est sorti, chez Dunod, un livre de 359 pages : *D'une morale de l'amour à une sociologie de la raison.*

Le sous-titre — 1er volume. *Morale* — laisse entendre que ce n'est là qu'un volet d'un diptyque. Sur l'autre figurera la sociologie, à vrai dire nettement esquissée ici déjà.

La courte introduction rappelle, entre autres, comment, de l'échelle subatomique à l'échelle humaine, s'étagent des *niveaux harmoniques* de plus en plus élevés, depuis les niveaux d'énergie de la microphysique jusqu'aux niveaux de conscience [5] (niveaux d'énergie psychique). L'énergie psychique est à l'énergie physique — qu'elle transcende — ce que la qualité et la valeur sont à la grandeur et à l'intensité.

L'ouvrage n'a que deux chapitres. Le premier s'intitule: *Morale et civilisation.*

---

[1] *Ibid.,* p. 245.

[2] *Ibid.,* p. 254.

[3] H. Poincaré avait donné à cette idée une forme lapidaire : la pensée n'est qu'un « éclair dans la nuit ». Mais Poincaré ajoutait que, pour cet éclair, nous devons tout donner. Dans *L'Esprit de la Terre,* Teilhard proteste : « ... il n'y a pas de vertu à se sacrifier quand aucun intérêt n'est en jeu ! Un univers qui continuerait à ... travailler ... dans l'attente de la mort absolue serait un monde stupide... »

[4] *Dest. hum.,* p. 258.

[5] En psychologie, la coupure entre « conscient » et « inconscient » doit, selon Lamouche, faire place à la notion de « niveaux de conscience » : « Il est aussi absurde de faire une entité spéciale de certains niveaux inférieurs de conscience, que d'inventer une Immémoire, une Involonté, une Inintelligence pour désigner les degrés inférieurs de mémoire, de volonté et d'intelligence » (p. 294).

La civilisation occidentale doit son caractère d'humanisme équilibré à sa double origine. Fille de la pensée grecque, elle s'appuie sur la raison. Mais le christianisme lui a donné une autre base: l'amour. Raison et amour sont des complémentaires. Ils expriment, chacun à sa manière, l'idée d'harmonie, ce substrat commun de la logique, de l'esthétique et de la morale.

Activités sociales, organisation collective des rapports entre humains sont justiciables de la raison. L'amour — la charité au sens chrétien du mot — créera le climat de compréhension réciproque et d'entraide « qui atténuera la monotone et l'aveugle injustice de la rationalité pure » [1]. Si donc le problème social ressortit surtout au domaine de la raison, le problème moral, lui, est affaire de charité, de sympathie personnelle. Mais à cette dualité analytique se superpose une complémentarité synthétique qui réunit les deux problèmes en un complexe harmonique de niveau supérieur.

Le drame de notre temps est le conflit entre la soif d'indépendance et de jouissance de l'individu — incarné, à la limite, dans le libertaire ou l'anarchiste — et la tyrannie opprimante de la collectivité.

Aux maux de l'actuelle condition humaine, l'auteur ne voit qu'un remède: l'action des *élites* en faveur de l'épanouissement, chez l'individu, de l'amour, « ciment de tout ensemble humain » ; de l'organisation, sur le plan social et à l'échelle de la planète, des fonctions collectives hiérarchisées conformément aux principes de la raison.

Il importe, avant tout, de discerner où sont ces élites capables de conjurer le naufrage imminent. Elles ne peuvent se recruter que parmi les *consciences fortes,* seules aptes à réagir contre les circonstances. Une conscience forte doit s'étayer d'une conscience claire. Conscience psychologique et conscience morale sont les éléments d'un groupe fonctionnel: grâce à leur communauté de rythme, ces deux fonctions interfèrent et se complètent. Le complexe psycho-moral résultant tient de l'une de ses composantes la vision claire et la capacité de prévoir; de l'autre, la droiture et la force de l'action.

Si elles ne sont pas exemptes de toute faiblesse, du moins les consciences fortes ont-elles fait l'expérience de leurs propres carences. La souffrance que leur fait endurer la tension entre idéal et réalité les incite au savoir-plus et à l'agir-mieux. Si elle était pure vertu, la conscience forte méconnaîtrait les misères de la condition humaine. La conscience forte se signale par la lucidité, la rigueur, le rayonnement humain parce que, chez elle, il y a eu développement harmonieux des trois types de conscience: intellectuelle, affective et morale.

---

[1] P. 12.

Les incarnations les plus accomplies de la conscience forte sont le sage, le héros et le saint.

Les *consciences faibles,* en revanche, très sujettes à la suggestibilité, sont caractérisées par la lâcheté. Leur morale est adaptation passive au milieu. La morale des consciences fortes est adaptation active à ce milieu aux sollicitations nuisibles duquel elles savent résister en ne s'accordant qu'à ceux de ses rythmes qui favorisent l'équilibre de l'individu.

La « conscience collective », qui prend naissance dans les rassemblements humains, est du type conscience faible. La dilution de la conscience individuelle dans la conscience collective est, en effet, une cause d'affaiblissement: Lamouche rejoint ici Gustave Lebon.

La conscience faible, d'ailleurs, aspire à être dirigée par une conscience forte. Les consciences faibles — chez qui prédomine la fonction inférieure d'imitation-assimilation — s'accommodent d'une morale minimale ne visant qu'à la satisfaction des exigences de l'hygiène physique ou mentale et de celles de la vie en commun. Chez les consciences fortes, c'est, au contraire, la fonction supérieure de composition-coordination qui l'emporte. Capables de combiner les valeurs de liberté avec celles de nécessité, elles accèdent à une morale optimale. Elle se résume ainsi: accord avec soi-même, avec ses semblables, avec les lois du monde. Et ces lois elles-mêmes tiennent en trois mots: harmonie, rythme, simplicité.

Si l'existence individuelle commence par être pluralité et dispersion, elle n'en doit pas moins tendre à réaliser une unité: une *simplicité* dira Lamouche. La simplicité intérieure, indispensable à la sérénité, n'est pas synonyme de dénuement spirituel: la personnalité la plus riche arrive, par « concentration spirituelle », à se simplifier synthétiquement conformément à la loi de l'émergence. Peut-être est-ce là ce que l'Evangile entend par la « pauvreté en esprit » ?

La contradiction entre liberté et nécessité ne se résout qu'en accordant le rythme de la vie à la présence du monde extérieur et à celle du monde intérieur. Mais si la libération n'a pas de fin spirituelle, on aboutit au vide de certains existentialismes: à quoi bon le « dépassement » dont Sartre proclame l'urgence, en l'absence des valeurs universelles qu'il nie ?

La réussite ou l'échec sont liés à la résonance ou à la discordance du moi avec le monde. Chez les consciences faibles, il y a, à la fois, insuffisance de l'attention et de l'intention, conscience psychologique et conscience morale étant associées. La *responsabilité* implique, avec la liberté, connaissance d'une norme idéale. — « ... seul l'*accord* de la pensée, du sentiment et de l'action peut équilibrer la « condition »

de l'homme, normaliser sa « situation », valoriser son « projet ». Cette double eurythmie, par endorésonance et exorésonance, est seule capable d'atteindre les deux objectifs de la philosophie sartrienne: la recherche d'une *signification* par la conscience et l'*engagement* correspondant par l'acte. » [1]

— « ... seule une morale où une place est faite à la liberté peut sauvegarder ce principe fondamental de la civilisation: le respect de la personne humaine. ... C'est de la liberté que naît la possibilité du mal. Mais le but *moral* de la liberté est de racheter le mal dont elle est la source. ... Là est la *responsabilité* la plus haute de l'homme: le véritable « dépassement » [2]. Ici, nous nous rencontrons avec Vinet et Charles Secrétan [3].

Chez l'immense majorité de l'humanité civilisée, la morale s'appuie sur le sentiment du sacré, du surnaturel. Si, pour Voltaire, la religion est bonne pour le peuple — c'est-à-dire pour les consciences faibles —, Lamouche fait du sentiment religieux un attribut obligé des consciences fortes, c'est-à-dire des sages d'aujourd'hui auxquels incombe la tâche de tirer l'humanité du ruisseau. L'histoire, en effet, a infligé suffisamment de démentis aux morales laïques qui postulent une générosité naturelle de la vie et de l'homme.

La crise dans laquelle se débat le monde tient à la démission d'une élite trop exclusivement intellectuelle. Demeurée en marge du drame humain, elle reste spectatrice du chaos auquel elle ne peut, quelque désir qu'elle en ait, imposer un retour à l'harmonie. Ceci à cause de ses divisions intestines, de son manque de foi et de courage, de son penchant à l'abstraction plutôt qu'à l'action. Ne croirions-nous pas entendre les avertissements du Réarmement moral ? [4]

Dans ses *Dernières pensées,* H. Poincaré affirmait que, s'il ne peut y avoir une morale scientifique, il ne saurait, non plus, être question d'une science immorale. S'il avait connu les deux guerres mondiales, Poincaré n'eût, sans doute, pas maintenu son second point. L'ampleur des moyens techniques placés aujourd'hui entre les mains des hommes et des peuples a trop souvent coïncidé avec la résurgence des instincts les moins édifiants.

Un fait, néanmoins, est acquis: certains principes sont admis par *toutes* les éthiques, qu'elles soient laïques ou religieuses. C'est donc

---

[1] P. 177.

[2] PP. 135 et 184.

[3] Parmi les très nombreux auteurs cités par Lamouche, Vinet et Secrétan figurent, chacun, une fois (pp. 272 et 136).

[4] Lamouche ne cite pas moins de seize fois le docteur P. Tournier, qui fut l'un des animateurs du mouvement à ses débuts.

qu'il existe chez l'homme un *sens moral*. Il fait partie — avec le sens logique et le sens esthétique — de ce que Lamouche appelle les « sens supérieurs ». Plus complexes que les systèmes sensoriels, leur rôle est de mettre l'homme en résonance avec l'harmonie externe de l'univers. Le niveau d'une conscience est mesuré par les critères de sélection et d'harmonisation de ses désirs. Chez les consciences fortes, les *désirs* se différencient des instincts animaux en ce qu'ils mettent précisément en jeu ces sens supérieurs.

L'idéal moral indique la direction optimale de l'action et procure la force de l'entreprendre. Il rend compte de cette nostalgie du bien que viennent corroborer la joie qui suit la certitude métaphysique ou scientifique et le bien-être qui accompagne la satisfaction des exigences esthétiques ou morales. Peut-on n'y pas voir la manifestation subjective, chez l'homme, de l'accord avec son propre destin et celui du monde ? L'idéal moral est aspiration à l'harmonie: harmonie personnelle, à base de dignité et de liberté, et harmonie sociale axée sur la générosité. Une fois de plus, c'est au rythme à concilier le besoin de liberté et celui de normes. S'imposant à elle-même sa loi, la conscience forte transpose son devoir envers autrui en devoir envers son propre idéal. Pour le croyant, l'idéal moral est résonance de l'âme avec Dieu. De quelque manière qu'on l'interprète, l'idéal est aussi réel que le réel : « La dialectique de l'Idéal et du Réel est celle de l'Essence et de l'Existence. » [1]

L'humanité, dans sa grande majorité, éprouve à la fois le besoin de stabilité et celui de changement. Contradiction dans l'ordre statique, cette dualité devient complémentarité dans l'ordre dynamique. Si ces deux désirs ne peuvent coexister, il est aisé — et bénéfique — de les faire alterner.

Pour qu'il y ait plaisir, il faut que le désir qu'il satisfait subsiste. Si le besoin de stabilité — ou celui de changement — se trouvait totalement comblé, il en résulterait l'exaspération du besoin antagoniste. Changer pour changer dénote une instabilité maladive mais l'immobilisme est stérilisant. Il importe donc de normaliser le rythme selon lequel alterneront les plaisirs.

Lamouche, bien entendu, ne confond pas le plaisir avec le bonheur, pas plus que le bonheur avec ses signes extérieurs. Charles Secrétan disait déjà, il y a quatre-vingt-dix ans: « Ce serait une illusion ... de penser qu'on peut composer le bonheur en additionnant des plaisirs. » [2] Plaisir, joie sont des états momentanés. Le bonheur,

---

[1] P. 125.

[2] *Discours laïques*. Paris, 1877, pp. 273-274.

lui, est une synthèse. Pour résoudre le problème du bonheur — lié à celui de la connaissance comme à celui de l'idéal et du devoir — la clarté de la conscience psychologique doit s'allier à la force de la conscience morale. — « Du fait qu'il est *synthèse,* le bonheur n'est presque jamais présent. Il est vécu en imagination dans le futur; ou revécu par le souvenir dans le passé. Comme le rêve, le bonheur passé est reconstruit dans notre esprit qui, plus que ce qu'il a été, en fait ce que nous eussions voulu qu'il fût. » [1]

Aux consciences faibles, le bonheur peut apparaître dans la détente des énergies internes. Pour les consciences fortes, le bonheur c'est, au contraire, tension vers les niveaux plus élevés de l'énergie spirituelle: vers le dépassement de soi-même.

La souffrance a une double utilité: biologique et psychologique. Comme signal d'alarme, elle déclenche des réactions de défense. Elle nous fait, d'autre part, découvrir les différences de valeur que nous conceptualisons en antinomies: vrai et faux, beau et laid, bien et mal. Toutefois, si la souffrance est un stimulant, elle ne doit jamais devenir une fin en soi. A ce propos, Lamouche condamne « le culte paradoxal de la laideur qui sévit dans l'art moderne » et qui « porte en lui le principe de son autodestruction comme les monstres en Biologie. » — « Par une réaction propre à la loi du Rythme, cette phase décadente de l'art appelle un redressement par l'avènement d'un néo-classicisme sauveur. » [2]

Le « progrès », tout en diminuant la souffrance biologique, crée de nouveaux motifs de souffrances psychiques.

Quant à ce que Teilhard de Chardin appelle « le don terrible de voir en avant », s'il est l'une des causes principales de souffrance par la crainte et l'anxiété, il permet, par ailleurs, de prévoir les dangers qui menacent du dehors et du dedans. Bien plus, ce « don terrible » est l'instrument du perfectionnement individuel comme du progrès collectif. Bien entendu, les seules consciences fortes savent tirer parti de cette faculté de prévoir. Chez les consciences faibles, elle est surtout génératrice de l'angoisse irraisonnée.

L'une des conditions — nécessaire mais non suffisante — de l'eurythmie dont est tissé le bonheur relatif accessible aux consciences fortes, c'est cette simplicité intérieure dont il a été question plus haut. Elle est inséparable de la sincérité qui accorde le rythme profond de

---

[1] P. 199.

[2] P. 187. Nous nous permettons d'ajouter qu'un néo-classicisme, pour être valable, ne doit pas être imitation du classique.

l'être à celui d'autres êtres comme à celui du cosmos. Le mensonge, lui, est duplicité.

Lamouche verrait assez bien la France assumer la mission « super-civilisatrice » consistant à mettre les élites dirigeantes de toute la Terre d'accord sur quelques principes essentiels inspirés de l'« *Idéal d'Harmonie* qui fut à l'origine de tout effort authentique de *civilisation* » [1].

Le deuxième — et dernier — chapitre du livre examine quelques aspects de la *Morale de l'amour*.

L'auteur confronte d'abord les notions de justice et de charité. Il admet que, dans les grandes lignes de son évolution théorique et pratique, la morale a passé par les trois états successifs — mystique et théologique, métaphysique et rationaliste, positif et utilitaire — qui ont marqué, selon Auguste Comte, les étapes de la pensée. Mais la substitution d'un état à l'autre n'a jamais été complète. Il y a, entre eux, coexistence partielle: « ... la certitude scientifique et l'efficacité morale n'atteignent leur valeur maximale que par l'*accord* de ces trois sources de la connaissance. » [2] — Dans le comportement individuel, on observe la prédominance de l'un ou l'autre des trois « états ». Un même siècle a pu voir le théologien Platon, le métaphysicien Aristote et le positiviste Epicure.

Une morale de l'amour est la seule sur laquelle le croyant et l'agnostique puissent se mettre d'accord.

La civilisation occidentale d'origine grecque a subi trois mutations décisives. Le christianisme a mis l'accent sur la charité et la fraternité. La Révolution a promu l'égalité et la justice sociale. L'avènement de la grande industrie et son corollaire, l'économie mondiale, ont fait apparaître la solidarité. De ces trois mutations dérivent l'entraide, la sécurité sociale et l'aide aux pays sous-développés : « D'ordre sociologique et rationnel dans leur application, ces mesures sont d'ordre moral et affectif dans leur inspiration première — même si l'intérêt n'en est pas exclu. » [3]

Pour que la justice mérite son nom, elle doit tenir compte aussi bien de la complexité de la nature humaine que de la complexité du milieu où s'exerce son activité. Appliquée dans un esprit géométrique, la justice rejoint l'injustice. Trop souvent, d'ailleurs, elle s'inspire de

---

[1] P. 208.
[2] P. 216.
[3] P. 217.

la vengeance. — « Ne jugez pas ! signifie pratiquement : abstenez-vous de tout jugement téméraire et ... *mêlez-vous de ce qui vous regarde.* » [1]

La conscience forte sait être plus juste que la nature: c'est en cela qu'elle participe du surnaturel. En s'unissant, la grandeur d'âme et le sentiment d'humilité — inséparable de celui de la fragilité de la condition humaine — créent l'indulgence, ce correctif de la justice par la charité.

— « Quoique identique par l'étymologie, la sympathie est ... un mode de résonance psychique plus général que la « compassion ». La pitié ... forme fruste et inférieure de l'amour ... tend à diminuer celui qui en est l'objet de tout ce dont elle grandit le privilégié qui se penche sur lui. Elle peut même apparaître comme une forme du mépris, de la répulsion pour la souffrance considérée en elle-même. » [2]

Justice et charité — toutes deux issues du secteur affectif du psychisme — tendent à diverger. Elles sont aussi nécessaires l'une que l'autre parce que complémentaires. La charité se transmue naturellement en justice: le progrès moral devient progrès social.

Si l'Eglise s'était moins attardée aux préoccupations temporelles ou aux disputes doctrinales, certaines violences ou injustices eussent été évitées: « On aurait fait l'économie de quelques révolutions et ... évité de laisser aux doctrines matérialistes l'initiative, et le bénéfice moral, d'une résurgence du « sens social » dont la source remonte au Christ. » [3]

Catholique engagé, l'auteur croit possible le rapprochement œcuménique, non seulement entre les diverses formes du christianisme, mais entre celles-ci, le judaïsme et l'islamisme. Tout en reconnaissant la dignité résignée du bouddhisme et du taoïsme devant les imperfections de la condition humaine, Lamouche leur reproche — comme au stoïcisme — de méconnaître la solidarité en refusant de participer au progrès d'un monde inachevé. Cette participation ne figure-t-elle pas parmi les devoirs incombant aux consciences fortes ?

Dans une deuxième partie de ce chapitre sont comparés entre eux les *niveaux d'amour,* s'étageant de la sexualité à la spiritualité.

Chez aucune espèce vivante, une fonction, prise isolément, ne constitue une fin en soi. Les différentes fonctions, s'articulant entre elles, collaborent à la réalisation d'une finalité d'ensemble qui les dépasse. Dans l'espèce humaine, cette finalité est d'ordre supra-biologique.

---

[1] P. 223. Souligné par l'auteur.
[2] P. 242.
[3] P. 253.

D'autre part, une même fonction peut viser à des fins distinctes, situées, respectivement, à des niveaux harmoniques plus ou moins élevés.

Chez les êtres les plus évolués, l'individu, cessant de n'être qu'un maillon dans la chaîne de l'espèce, vise à l'autonomie.

— « Le spectre des radiations amoureuses va de l'*infra-animal à l'ultra-humain,* en passant par toutes les nuances que peut donner l'interférence, à doses variables, entre ces trois composantes: *sensualité, sensibilité, spiritualité.* » [1]

Au niveau supérieur, on peut distinguer deux sortes d'amour : l'Eros, qui inspire la pensée de la Grèce, est désir et aspiration ; l'Agapè, raison d'être du christianisme, est charité ouverte sur le renoncement et le sacrifice [2]. Nous avons, là encore, deux complémentaires entre lesquels un rythme approprié doit scander le rapport.

Chez l'être humain, la gamme des possibilités dynamiques est si étendue qu'il dispose d'une échelle presque illimitée de niveaux d'amour: il peut s'y abaisser au-dessous de la bête ou s'y élever jusqu'à Dieu. Aux échelons supérieurs, il y a transmutation qualitative: émergence de valeurs nouvelles et même inversion de sens, puisque l'amour, centripète à ses niveaux inférieurs, devient centrifuge à ses niveaux supérieurs.

L'attirance sexuelle n'est d'ailleurs pas la seule voie conduisant à l'amour: attrait esthétique, affinités intellectuelles, sentimentales ou même professionnelles, jouent selon les circonstances et la nature des partenaires. — « L'amour qui naît ainsi, à un niveau déterminé, peut s'épuiser ou se dégrader, croître en plénitude et en harmonicité ou s'appauvrir, s'éteindre, voire se changer en haine. » [3]

Dans l'amour comme dans l'atome ou le cristal, c'est du caractère plus ou moins parfait de la résonance entre des éléments préadaptés par leur triple unité d'origine, de plan et de rythme, que dépendent la richesse et l'intensité des harmonies réalisées. Au niveau humain, l'amour représente l'expression la plus pure de la musicalité du monde.

Rien n'étant parfait ici-bas, il faut bien accepter l'existence de la haine. Il faut seulement veiller à ce que la proportion entre la haine et l'amour — entre désharmonie et harmonie — ne dépasse pas un taux à partir duquel l'humanité se verrait psychiquement désintégrée. Selon Lamouche, nous approchons de cette proportion critique. Il est

---

[1] P. 262.

[2] Cette distinction, adoptée par Lamouche, a été formulée par le penseur luthérien A. Nygren.

[3] P. 268.

temps d'utiliser les réserves d'amour que détient l'élite spirituelle si l'on veut « faire échec à la pollution de notre atmosphère morale par les explosions de la haine, du mensonge et de la cruauté » [1].

Héritage biologique, l'instinct sexuel, quand il se manifeste à l'état pur, représente le résidu de la détérioration pathologique d'un complexe beaucoup plus riche. Potentialité spécifique de l'espèce humaine, ce complexe n'a de signification et de valeur qu'aux niveaux harmoniques les plus élevés, correspondant à la plus forte « densité d'âme ».

Cette conception scalaire de l'amour appelle deux remarques encore.

Toute structure complexe possède, nous l'avons vu, des attributs différents de ceux des éléments plus simples dont elle est composée. Si le plus pouvait émerger du moins par la vertu de ce moins, le tout pourrait, par conséquent, émerger du rien par les seules pouvoirs de ce rien.

Dans l'ordre moral, aussi bien que dans les ordres esthétique et logique, l'équilibre ne s'atteint que par accord rythmique entre réel intérieur et réel extérieur: dans une éthique vraie, l'action s'accorde à la pensée et au sentiment pour concilier harmonie personnelle et harmonie sociale. Si l'idéal personnel ne venait marquer l'intention morale, l'éthique se ravalerait au rang d'utilitarisme.

Sans doute, n'est-il pas donné à chacun de se hisser aux plus hauts niveaux de l'amour, du moins faut-il s'efforcer d'atteindre les échelons correspondant au dépassement de soi-même.

Une troisième partie de ce dernier chapitre est réservée à l'examen des rapports entre morale et sagesse.

Du début de l'ère chrétienne à la fin du moyen âge, la civilisation de l'Occident repose sur la synthèse de deux disciplines: sagesse de la raison, léguée par la pensée grecque, et morale de l'amour, don du christianisme. Avec la Renaissance, la science s'émancipe de cette double tutelle. Au lieu de subordonner toujours l'utilisation de ses découvertes aux normes de la sagesse et de la morale, la science s'est mise, trop souvent, au service des passions et des intérêts. Science et sagesse, ces deux filles de la raison, ne se rapprocheront que sous l'action unifiante de l'amour.

La sagesse mobilise les deux fonctions d'assimilation et de composition. L'assimilation se montre dans l'imitation, par le sage, de l'idéal plus ou moins abstrait qu'il s'est choisi puis dans l'imitation du sage lui-même par ses disciples. La composition et son corollaire la coordination sous-tendent la partie constructive de la sagesse: elles

[1] P. 275.

en assurent l'intégration, l'organisation et l'harmonisation chez l'individu comme au sein de la communauté.

Si la sagesse est un « art de vivre », cet art ne consiste pas à vivre en soi et pour soi: « Vivre harmonieusement, c'est accéder à une *plénitude d'être* qui implique expansion de la vie. » [1]

La sagesse, de tout temps, s'est fixé le même idéal pratique: le rythme équilibré de la vie intérieure et de la vie extérieure.

Dans le jeune âge, la vie intérieure se nourrit de rêve; dans la maturité, elle se fonde davantage sur l'expérience: « A mesure que la personnalité se forme, on rêve de plus en plus près du possible, on veut de plus en plus près du réel. » [2]

Au lieu de retomber constamment dans les mêmes erreurs et de s'en prendre à la société, à la chance ou au destin, le sage tire leçon de tout. Il lui importe de connaître ses propres limites: on n'y arrive qu'en cherchant à se dépasser.

Plus que tous, le sage participe au malheur d'autrui, à la grande pitié du monde. — « Cette mauvaise conscience, qui donne un goût de cendre aux joies et aux réussites, s'étend des individus privilégiés aux pays favorisés par le sort. La Suisse, qui a échappé depuis un siècle à tous les bouleversements mondiaux, connaît un malaise moral : le sentiment d'avoir prospéré au sein d'un monde déchiré périodiquement. » [3]

Pour « remettre sur les rails et astreindre à une allure raisonnable le lourd convoi de la civilisation planétaire » [4], les sages de demain sauront être des philosophes doublés d'hommes d'action. Cette élite devra — par sa formation, sa sélection et ses dons innés — échapper à la spécialisation qui fait s'éparpiller les activités et rend toute synthèse impossible. Actuellement, la spécialisation, qui n'épargne pas les élites, constitue l'un des principaux obstacles à la compréhension entre des êtres pour lesquels, cependant, la distance matérielle va s'amenuisant.

L'élite de demain sera « optimiste » en ce sens qu'elle s'efforcera d'appliquer, à l'intérieur de la marge de liberté dont l'homme dispose dans sa sphère d'action, la « loi rythmique de l'optimum » qu'applique la nature dans son déterminisme élastique. Pour que le rythme puisse unifier les contraires — qui sont les éléments structuraux d'un monde fondé sur une dualité — il y a, nous l'avons vu, un maximum à ne

---

[1] P. 314.
[2] P. 318.
[3] P. 320.
[4] P. 321.

pas dépasser dans les proportions entre valeurs négatives et positives. Mais il y a, de plus, un optimum autour duquel, dans les phénomènes naturels, oscillent les proportions réelles. — « L'optimum est à une situation complexe ce que le maximum est à une situation simple. C'est un maximum relatif global, compte tenu de toutes les conditions qui s'opposent plus ou moins entre elles et qu'il faut rendre compatibles. Maximum relatif de simplicité dans les moyens et d'harmonie dans les fins. » [1] Appliquée au domaine de la connaissance — science, philosophie, technique — la méthode de l'optimum consiste à mettre le plus d'action possible dans l'intelligence et le plus d'intelligence possible dans l'action. Appliquée aux relations interhumaines, la même méthode enseigne à mettre le plus d'amour possible dans la morale et le plus de morale possible dans l'amour.

Vers la fin du livre, quelques pages sont consacrées aux relations entre solitude et liberté.

— « Quand on a éprouvé, en son adolescence ou au seuil de l'âge mûr, la cruauté, l'hypocrisie, la cupidité, la mesquinerie, la bêtise humaine [2], on reste toute sa vie partagé entre le besoin de solitude et la nostalgie d'un véritable amour ... ce que le sage demande à la solitude, c'est cette liberté intérieure qui s'appelle la paix. » [3]

Mais la solitude ne profite qu'aux personnalités riches et aux consciences fortes.

Certes, le sage a pour vocation d'aimer l'humanité. Mais, comme l'on aime, en une femme, l'idéal que l'on a de la Femme, le sage aime, dans l'humanité, plutôt que ce qu'elle est, ce qu'il aimerait l'aider à devenir. Dans cet amour dépersonnalisé, il entre la sympathie pour l'*homo dolens* et l'indignation envers l'*homo lupus*. On aime les hommes en proportion, non plus de l'amour qu'ils méritent, mais du besoin que l'on a de les aimer. Autant dire qu'il est plus aisé d'aimer les hommes de loin que de près. Pourtant la charité authentique commande de les aimer en proportion du besoin qu'ils ont d'être aimés. Ce qui fait la divinité du Christ, c'est d'avoir aimé les hommes, non malgré, mais à cause de leurs péchés. L'amour du prochain, qu'il a prêché, s'encadre entre l'amour idéal du Souverain Bien qu'est Dieu et l'amour de soi-même. Celui-ci ne se manifeste pas uniquement par l'égoïsme mais aussi par la poursuite de l'harmonie personnelle dont le complément obligé est l'accord avec l'harmonie sociale au sein de la communauté humaine.

[1] P. 322.

[2] On ne peut s'empêcher de se demander si, à elle seule, la prise de conscience de la bêtise humaine ne suffit pas à créer le besoin de solitude.

[3] PP. 327-328.

Le besoin de solitude est exceptionnel chez la femme: sa vocation est d'aimer et ses fonctions dans la communauté en découlent ou en sont les substituts. L'homme, lui, à partir d'un certain niveau de conscience et de culture, est partagé entre deux vocations spirituelles complémentaires: faim d'amour et soif de vérité.

Alors que la moyenne des hommes éprouve la peur de la solitude, chez les consciences fortes, la vieillesse est l'âge du besoin de paix et de silence.

— « La solitude est bienfaisante par la zone de silence dont elle entoure le travail de l'esprit. Cette zone de silence est propice au libre essor de l'âme vers la spiritualité. » [1]

La recherche de la solitude est parfois, il est vrai, l'indice d'une insociabilité pathologique. Elle peut aussi dériver d'une hypersensibilité blessée qui prend la forme d'une « hypersociabilité rentrée ». La solitude fait courir un danger : celui de perdre la faculté de s'oublier soi-même: le solitaire peut tourner à l'auto-persécuté.

Pour inspirer au sage des méditations sincères et efficaces — en proportion de la justesse et de l'ampleur de la résonance de son Moi avec autrui et le monde — la solitude doit avoir été précédée d'un contact intime et prolongé avec les hommes.

Plus d'un ordre monastique a su, par sa règle communautaire, faire sa part à chacun des trois besoins de solitude, de sagesse et de foi.

Toute personne est la résultante de trois composantes: l'hérédité, l'influence du milieu et ce qu'ont laissé les efforts dépensés pour conquérir l'individualité et l'autonomie. Si, chez les consciences fortes, la troisième composante prédomine, aucune des trois ne saurait être exclue. La conscience la plus forte garde une empreinte de son hérédité; elle s'est nourrie, par imitation ou assimilation, d'éléments empruntés à son milieu. Mais elle lui restitue ces éléments regroupés, par invention-composition, en nouveautés scientifiques, artistiques ou philosophiques.

L'homme d'aujourd'hui a perdu le contrôle de la cadence du progrès matériel. Il en résulte la dysrythmie généralisée dont nous souffrons. Or, à qui sait voir et entendre, l'œil et l'oreille révèlent la simplicité des lois qui règlent la nature intime de l'univers:

— « La lumière est ... le *Rythme spatiotemporel* à l'état pur: la trame énergétique dont le monde de la matière est tissé dans sa totalité ... l'ouïe nous permet d'entrer ... en résonance, par une voie différente, avec le monde et nos semblables. Et la loi qui régit

[1] P. 332.

l'harmonie universelle nous apparaît là: c'est le principe de simplicité schématisé par les *lois musicales des cordes vibrantes.* » [1]

Si la théorie harmonique ne se situe pas sur le même plan que la doctrine du christianisme, sa partie métaphysique se coordonne avec la pensée chrétienne. Le péché originel s'interprète comme « la tare que la matière fait peser sur le destin de l'homme, ... dont l'esprit ... doit à la fois supporter et secouer le joug avec l'aide de la grâce divine et la médiation du Christ » [2]. De toute manière, la voie du salut est « le retour à la morale d'amour enseigné par le Christ en l'adaptant aux possibilités et au cadre de vie de l'homme moderne, entraîné dans une évolution irréversible » [3].

Une conscience personnelle ne se conçoit qu'en tant que les individus diffèrent entre eux: l'homogène pur n'est pas plus compatible avec l'harmonie que l'hétérogène pur. La spiritualisation de l'humanité ne se réalisera que par la constitution d'une « *hiérarchie harmonique des consciences* qui entraînera l'Espèce-qui-pense dans la voie évolutive de la Vérité et de l'Amour » [4]. Lamouche se sépare ici de Teilhard de Chardin pour qui l'évolution du genre humain va dans le sens d'une fusion des consciences, c'est-à-dire d'une dépersonnalisation.

Le rythme évolutif dont la théorie harmonique a montré le rôle dans la genèse du monde, rend possible — probable même, selon Lamouche — la mutation psychique qui promouvrait l'*homo superfaber* à un niveau de conscience non atteint jusqu'ici, celui du *supersapiens* qui serait le prochain chef de file du devenir humain.

L'eschatologie lamouchienne se clôt sur la vision d'un édifice à étages multiples, administré par une organisation internationale rationnelle et efficace parce que recrutée parmi l'élite des *supersapientes.* Ce nouvel âge d'or, coïncidant avec l'émergence d'une *Conscience Universelle,* verrait se réaliser cette « coexistence pacifique » dont on a galvaudé le nom. Claude SECRÉTAN.

N. B. — Deux fautes d'impression se sont glissées dans notre compte rendu du livre d'H. Michelet sur l'inventeur Isaac de Rivaz, paru dans le numéro d'octobre-décembre 1965 de la présente revue. A la page 259, ligne 13, lire : de 1798 à 1813 (et non 1818). Quant à la seconde coquille (dernière ligne de la page 260), nous osons espérer que nos lecteurs auront corrigé d'eux-mêmes « droits fédéraux » en « droits féodaux ».

---

[1] P. 341.
[2] P. 352.
[3] P. 349.
[4] P. 353.